Nº 4—6 I—II AVRIL—JUIN 1937

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOLOGIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1937

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie

Nakładem Polskiej Akademii Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

I. CLASSE DE PHILOLOGIE
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

Nº 4—6 Avril—Juin 1937

SÉANCES

I. Classe de philologie

12 avril. Dyboski R.: L'idéologie de Carlyle.
Sinko T.: De Menandri fragmento 951 K.

10 mai. Grabowski T.: La littérature des Frères Moraves au XVII[e] siècle en Pologne.

22 mai. Manteuffel J.: Les fouilles polono-françaises d'Edfu (1937). II[e] partie. Les papyrus et les »ostraca«.
Kamykowski L.: Un poème satyrique polonais.

14 juin. Pollak R.: Réflexions sur la »Morska nawigacja« (»Navigation maritime«) de Marcin Borzymowski.

Commission pour l'étude de l'histoire de l'art

15 avril. Buczkowski K.: Les produits de verre, fabriqués dans les verreries des princes Radziwiłł à Urzecz et Naliboki (1737—1840).

13 mai. Michałowski K.: Tell Edfu (1937). Les résultats des fouilles polono-françaises.

Commission pour l'étude de l'histoire littéraire en Pologne

5 juin. Wyka K.: Etudes sur le programme de la Jeune Pologne.

Commission pour l'étude des langues orientales

7 juin. Kowalski T.: Les matériaux linguistiques en dialect Äinallu provenant du Sud de la Perse, notés par Sir Aurel Stein.

7 juin. Słuszkiewicz F.: Contributions à l'étude de l'histoire des rédactions du Rāmāyaṇa.

II. Classe d'histoire et de philosophie

19 avril. Tomkiewicz Wł.: La captivité de Jean-Casimir en France.
24 mai. Deryng A.: La norme et l'action dans la structure de l'Etat contemporain.
Vetulani A.: Les dispositions jusqu'ici ignorées du synode de Kamień et les synodes provinciaux, également inconus, qui se réunirent au XIIIe siècle en Pologne.
14 juin. Kot St.: Les relations intellectuelles entre la Pologne et la Moravie au XVIe siècle.

Commission d'anthropologie et de préhistoire

15 juin. Kostrzewski J.; Nouvelles découvertes concernant le Gniezno préhistorique.
Jura A.: Une station paléolithique à Krowodrza, faubourg de Cracovie, découverte dans les graviers diluviaux de la rivière, appelée Robotna.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

La séance publique annuelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres eut lieu le 15 juin 1937, en présence du Professeur Dr. Wojciech Świętosławski, Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, qui représentait Monsieur le Président de la République.

La séance fut ouverte par Mr le Président de l'Académie des Sciences et des Lettres, qui caractérisa la situation générale et les travaux entrepris par cette institution, puis Mr le Secrétaire Général présenta un compte rendu de l'activité déployée par l'Académie dans le courant de l'année 1936/7, énumera les prix décernés et nomma les personnes récemment élues membres de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres.

Le prix Probus Barczewski, de 500 zł., pour le meillur travail historique, paru l'année 1936, fut décerné au Professeur Dr. Fryderyk Papée, auteur de l'ouvrage intitulé: »Jan Olbracht« (»Jean-Olbracht«).

Le prix Władysław J. Fedorowicz, de 10.000 zł., fut attribué au Professeur Dr Henryk Hoyer à titre de récompense pour son activité en rapport avec la science agronomique et l'enseignement de celle-ci.

Furent élus membre de l'Académie:

I. Classe d'histoire et de philosophie

a) Membres titulaires:

1) Dr. Jan Łukasiewicz, professeur de philosophie à l'Université de Varsovie;

2) Dr. Marian Kukiel, directeur du Musée Czartoryski à Cracovie.

b) Membres correspondants:

1) Dr. Kazimierz Dobrowolski, professeur de sociologie et d'ethnologie à l'Université de Cracovie;

2) Dr. Marceli Chlamtacz, professeur d'histoire du droit romain à l'Université de Lwów.

II. Classe des Sciences mathématiques et naturelles

a) Membres correspondants:

1) Dr. Mieczysław Jeżewski, professeur de l'Ecole des Mines à Cracovie;

2) M[r] Czesław Witoszyński, ingénieur et professeur à l'Ecole Polytechnique de Varsovie.

III. Classe de médecine

a) Membres correspondants:

1) Dr. Marian Franke, professeur de pathologie à l'Université de Lwów.

Monsieur le Président de la République Polonaise a approuvé le choix des savants étrangers suivants, élus membres de l'Académie Polonaise der Sciences et des Lettres:

Classe des sciences mathématiques et naturelles

a) Membres titulaires étrangers:

1) M[r] Gabriel Bertrand, professeur de chimie biologique à la Sorbonne, membre de l'Institut de France;

2) Sir Artur Edington, professeur d'Astronomie à l'Université de Cambridge (Angleterre).

Classe de Médecine

a) Membre titulaire étranger:

1) M[r] Gustave Roussy, professeur de pathologie à l'Université de Paris.

Avant la clôture de la séance, M[r] Louis Piotrowicz, membre de l'Académie, fit une conférence sur »L'Empereur Auguste«.

Résumés

13. DERYNG A.: **Norma a działanie w ustroju państwa współczesnego.** ***(La norme et l'action dans la structure de l'État contemporain).*** Séance du 24 mai 1937.

La relation entre la norme juridique et l'action entreprise, soit dans l'exercice de la loi, soit seulement dans les limites des compétences définies par la loi, est un problème lié aux bases de toute organisation d'État; c'est en même temps un problème touchant l'essence même du rapport de la loi considérée comme un ordre abstrait, à la vie sociale, considérée comme une suite concrète de phénomènes de nature politique, économique et sociale, dans le sens le plus étendu de ce mot.

Selon la division classique, ce problème a trouvé son expression dans la séparation des fonctions normative et exécutive. Dans les structures étatiques contemporaines, plus ou moins totalitaires, ce problème se détache de la doctrine de Montesquieu; il conserve cependant son importance primordiale pour la solution du problème de l'organisation de l'État. Dans la doctrine classique, la séparation des fonctions normative et exécutive était liée à une autre réalité sociale et politique; elle s'appuyait avant tout sur la foi en l'omnipotence de la norme juridique et de cette foi resultait un grand affaiblissement de l'importance du pouvoir exécutif qui, dans cette doctrine, au lieu de réaliser les buts de l'État, devait limiter son rôle à une fonction strictement exécutive. La doctrine des structures totalitaires contemporaines, au contraire, en donnant à l'action la primauté sur la norme juridique, mène à la supériorité très nette des organes exécutifs sur les organes législatifs. C'est le culte de l'action directe qui est à la base de

l'organisation des ces États, culte réalisé même au détriment de l'ordre juridique déjà existant.

Dans la théorie du droit se forme en même temps une réaction contre l'école du droit pur par la tendance à unir étroitement la loi aux divers processus de la vie sociale.

Cependant, il existe une différence naturelle et fondamentale entre la base juridique régissant la vie sociale et l'application que l'on peut en faire aux événements concrets et à la réalisation de buts de la société à l'aide et dans les limites de la loi en vigueur. Ainsi, toutes les structures étatiques, même les plus autoritaires ou totalitaires, même celles qui sacrifient l'individu aux buts communs, doivent nécessairement faire la différence entre la création des normes juridiques et l'application des normes déjà existantes. Mais sans aucun doute, il est possible, pour des raisons politiques d'action directe de réduire considérablement la base juridique tout en élargissant les compétences formelles de l'organe du pouvoir exécutif.

Par contre, s'il s'agit de la relation mutuelle des deux organes, entre lesquels la structure positive de l'État partage la fonction normative et exécutive, cette relation ne peut qu'exceptionnellement s'établir sur les bases d'un équilibre réciproque; le plus souvent, elle indique une réelle prépondérance soit du pouvoir législatif, soit du pouvoir exécutif. Nous touchons ici à l'aspect politique du problème. La séparation de la fonction normative et de la fonction exécutive se présente, dans son essence même, comme le problème de la lutte pour le pouvoir.

Il faut différencier la loi prise d'une manière statique de la loi dans son dynamisme. La loi, au point de vue statique, est la forme que l'on a donnée à un certain système de conditions et de forces sociales. Cette forme est immuable et, grâce à cela, elle peut s'opposer effectivement aux phénomènes mouvants de la vie sociale. Plus cette forme est abstraite et moins elle subit l'influence des personnes, du temps et des affaires, plus elle est parfaite. Cependant, la loi étant une idée ordinatrice immatérielle, délimitant les droits et les devoirs, est incapable d'accomplir sa tâche sociale tant qu'elle demeure dans la sphère de l'abstraction. La norme juridique abstraite, existant d'une manière statique, se transforme au contact de la vie en une norme juridique dotée de dynamisme.

Toute application de la loi demande une idée exacte et une compréhension adéquate de la part de l'individu qui l'applique. Cet élément subjectif ne peut en aucun cas être séparé de la norme elle-même; il en résulte une transformation constante, plus ou moins apparente, de la norme juridique abstraite.

Outre ces éléments subjectifs, des éléments sociaux ont aussi leur action sur le dynamisme de la norme juridique; il s'agit ici de tous ces facteurs qui, enracinés dans la société contemporaine, influent sur la formation de la loi. Ces éléments résultent de la tradition et de l'histoire des institutions politiques de l'État en question. Ils se développent également sous l'influence des opinions et des expériences étrangères, d'autant plus fortement que le progrès de la technique contemporaine facilite l'action réciproque de la culture juridique entre les diverses nations.

Pendant les périodes, où les problèmes sociaux, économiques et politiques naissent et disparaissent plus rapidement, périodes de l'histoire où les événements se succèdent à une vitesse plus grande, *la loi, sous son aspect statique, ne suit qu'avec peine le dynamisme des faits.* De même, le pouvoir legistatif qui est la source de toute loi formulée d'une manière abstraite et statique, semble se retirer au second plan, cédant la place au pouvoir qui realise la loi et les buts de l'État. Dans ces périodes, les parlements perdent leur importance et tout le pouvoir ainsi que la responsabilité de la direction politique de l'État passent aux mains du gouvernement. Ce sont les résultats qu'a donnés la guerre mondiale.

La révolution, quelque direction qu'elle prenne, accélère à tel point le développement des processus sociaux et présente tant de nouveaux problèmes aux pouvoirs nouvellement créés, que la fonction exécutive ou, pour être plus précis, la réalisation des buts proposés par la révolution, place sur un plan plus éloigné la fonction normative et donne toute son attention au pouvoir exécutif. Ceci nous amène à conclure que l'on pourrait établir le principe suivant: tous les violents processus sociaux, économiques et politiques, détruisent la statique de la loi en vigueur et font apparaître dans l'époque transitoire, — c'est à dire avant qu'un nouvel ordre juridique ne s'établisse et ne se développe —, des gouvernements appuyés sur la concentration des deux fonctions, la normative et l'exécutive. Le dynamisme de la loi atteint en de

tels cas la limite où sa statique disparaît. Nous rencontrons en grande partie ce genre de phénomène dans les structures étatiques totalitaires d'aujourd'hui. Le but est ici placé au-dessus du principe légal établi dans l'ordre existant.

---

14. DYBOSKI R.: **Ideologia Carlyle'a.** ***(Unity of Idea in the Works of Carlyle).*** Séance du 12 avril 1937.

In preparing an elaborate study of the eminent English writers of the last hundred years, the author was bound to consider the question, whether in the midst of the numerous outstanding literary personalities of the Victorian age any underlying unity of idea and outlook could be discovered in the entire literature of the era. Such unity is obvious to the historian in the shape of the doctrines of middle-class liberalism, dominant in English life after the Electoral Reform Bill of 1832. But to the literary historian it is equally evident that the very greatest geniuses of the age, looking ahead of their own time, rise in protest against the narrowness of liberal individualism, the shallowness of utilitarian rationalism, and the social oppressiveness and economic onesidedness of commercial and industrial capitalism. Thus, Newman raises a voice of protest in the name of the absolute moral and dogmatic authority of religion, Matthew Arnold in the name of the need for more intellectual »sweetness and light«, Dickens in the name of the need for more human love as a lubricating oil in the social machinery, Ruskin in the name of the need for beauty as an ennobling influence.

Carlyle is distinguished among them all by being most universal and comprehensive in his criticism of the social world around him. He is the strongest factor of ferment in the spiritual atmosphere of the period, and he, indeed, exercises the deepest influence on all the writers and thinkers of his time. He occupies a sort of central position in the literature of his age even by virtue of the fact that he is both a philosopher and a historian, a literary critic and a political pamphleteer, an artist of the pen and a passionate lay preacher in one.

With all these titles to fame, Carlyle was undoubtedly under an eclipse during the more recent decades since his death. This

was partly due to the baroque mannerisms of his literary rhetoric, partly to the fervent admiration for Prussia into which his early enthusiasm for German philosophy and literature had developed in later years, and — last not least — to the general anti-Victorian reaction of the Edwardian and early Georgian years.

At present, however, we realise clearly that certain positive doctrines and appeals launched by Carlyle in the midst of an endless wave of negative criticism of existing things seem to have had a strange sort of prophetic inspiration in them, since they come very near to the ideas and programmes which are becoming dominant in the political, social, and intellectual life of Europe in our own days.

In view of this, it seemed a tempting task to look for a connecting thread of unity of idea among the mass of contradictions in which Carlyle's exuberant and manifold work abounds. An attempt to define such a thread of unity in some of the principal works of Carlyle is made in the remarks which follow. It has been necessary, with our chief purpose in view, to abstain from discussing the overwhelming wealth and variety of the actual contents of those works in any detail, as well as to refrain from dwelling on the high and manifold literary excellences of some of them. Nor could any particular consideration of the biographical background be included within the limits of this survey: it must be considered sufficient to state briefly that the peasant sturdiness, the austere Presbyterian fatalism, and the powerful Biblical rhetoric of Carlyle's Scottish village ancestors were among the most important formative factors of his mind, his character, and his style.

Even in the early, prolific labours of Carlyle as a populariser of German classic and romantic literature in England, a clear philosophical aim is distinguishable. Brought up, like a true Scotsman, very largely on French literature and thought, Carlyle had soon revolted against what he thought the sterile scepticism of the Era of Enlightenment, and against the flatness of that common-sense empiricism which constituted so large a part of the English philosophical tradition. It was in German literature and philosophy that he began to seek satisfaction for the thirst of his spirit after an *a priori* element in our conception of the world,

after absolute spiritual values, after some necessary and everlasting Truth underlying the flux of passing phenomena.

The road on which his spirit travelled towards that goal of absolute Truth is described in that strange intellectual autobiography, *Sartor Resartus* (1834), which is offered to us as an account of the life of an imaginary German thinker, and of his great work on the »Philosophy of Clothes«. Clothes, in Carlyle's symbolic application of the word (in which he was preceded by many others, from the author of the *Psalms* to the author of *Faust*), stand for all humanity's metaphysical systems, as having all been devised to serve as imaginative vestures for that eternal reality, the Divine Spirit active in the whole cosmic process and in the history of man on earth. The hero of the book, wandering up and down in the world after a bitter experience of unhappiness in early love, renders account to himself of the manifold evil of which the world is full, and he ascribes this state of things to the fact that the innate desire of the human spirit for transcendet certainties is not satisfied by the pragmatic »profit-and-loss« philosophy which he finds prevalent among contemporary humanity. He is saved from utter despondency by the voice of protest in which the »Self« — Fichte's *Ich* — asserts its freedom against Circumstance — the *Nicht-Ich* of Fichte — and its capacity to endure miseries thrust upon it from outside. The further path towards a new comprehensive notion of the world-order is revealed through contemplation of nature: in the midst of high mountains and in full view of wide landscapes the truth is borne in upon the hero that the whole of nature is but a garment for the all-animating Divine Essence, — and hence it is only a step to the realisation that man also, tortured with the immensity of life's miseries and with the mysterious power of Evil in the universe, has a Divine element in him, which aspires towards deliverance from the limitations of this earthly existence. With this proud assertion of the substantial identity of individual human soul with the Divine Life-Spirit of the Universe Carlyle manages to associate the humblest of moral doctrines: quite as the phenomena of the material world are not the real essence of things, so the real aim of man's existence does not consist in the fulfilment of personal aspirations, but ought to consist in service to higher and more general causes, in which the deeper spiritual

reality of the world finds expression; and again: deliverance from the anguish of pessimism and realisation of an ideal purpose in life is achieved through the accomplishment of those day-to-day duties which the course of life itself imposes on us.

This idealistic and pantheist metaphysical system of Carlyle's comes up against the same fundamental logical difficulties as the similar systems of the German philosophers by whom he was inspired, and it does not overcome these difficulties any more successfully than they; still, there was great merit, under the given conditions of that practical English age, in emphasising the importance of imaginative symbols of spiritual realities; and in the midst of a social world broken up into atoms by the individualist creed of the liberals, it was meritorious as well as original to preach that conception of human society and of the world as an organic whole, which afterwards both scientific thinkers and social reformers were to take up and develop. Finally, it was of great benefit to a rationalist generation to hear a ringing call to vital belief in absolute moral and metaphysical axioms. A great age of materialist science and agnostic doubt was only beginning; but *Sartor Resartus*, in our eyes to-day, is crowned with the glory of having heralded, across the barrier of that age, a coming era of new idealism, new romance and new mysticism, which is upon us now.

Carlyle's next work, the flaming prose epic of *The French Revolution* (1836), which is perhaps his greatest literary achievement, manifests its connection with the main idea of *Sartor* by frequent outbursts of magnificent rhetoric on the subject of the »old clothes« of feudal institutions and old-world beliefs in the France of the *ancien régime* which, being no more fitted to the needs of modern life, had to be discarded. The misfortune only was that no appropriate new clothes had in time been provided to replace the old, and so human nature raged, during a few terrible years, in brutish and savage nakedness. The fault, according to Carlyle, lay with the philosophy of the Era of Enlightenment, as being too purely sceptical and negative in its character. Inexorable vengeance is wrought by fate for past faults: there hangs, in fact, over the whole work the shadow of *Nemesis* — the weight of a firm conviction that not even the smallest human action remains without consequences corresponding to its moral

value —; and this again brings us near to the thought of *Sartor*, for this belief in the continuity and moral consistency of the historical process is nothing but the application to history of that metaphysical idealism and that pantheist religion which had been expounded in *Sartor*.

The conception of history as a uniform process of revelation of the Divine Spirit in the world would seem to lead inevitably to an attitude of determinism, and so to exclude the cult of the creative initiative of heroic individuals in the course of human affairs. And yet it is this very cult that Carlyle advocates in his next eminent work, the lectures *On Heroes, Hero-Worship, and the Heroic in History* (1840). By a gallery of masterly literary portraits of great men in history — creators of religions, builders of states, soldiers, writers — he illustrates his belief that the great man expresses with particular excellence that Divine inspiration which pervades all the life of the world. The notion that the history of humanity is essentially made by great individuals, places Carlyle in opposition to the »objective« theory of history which was then beginning to gain ground, and which afterwards, under the influence of the theory of evolution in science, became even more firmly established. And a second consequence of the theory of history adopted by Carlyle cousists in equally firm opposition to the democratic doctrine of civic equality: according to Carlyle, great men know better what is good for the community than does that community itself, and therefore they are its natural leaders. The belief in the efficacy of such democratic institutions as the machinery of Parliament or the »magic« ballot box is, in the eyes of Carlyle, a ridiculous superstition. To-day, a hundred years after Carlyle's principal works, we have entered in Europe on a new period of the cult of heroes and the power of leaders: accordingly, Carlyle more than any other Victorian thinker, carries actual appeal in our time.

The anti-democratic attitude taken up by Carlyle in the field of history was transferred by him into the cosideration of contemporary affairs. It appears in singular association with deep human pity for the ill-used proletariat of the new industrial centres in several subsequent works of his which are in the nature of political pamphlets. In *Chartism* (1839), Carlyle shows perfect understanding for the origins and motives of the great radical

movement then beginning, which asked for certain sweepingly democratic reforms of the Parliamentary and electoral system; he recognises the extension of civic consciousness and civic responsibility to the class of industrial workers as a necessity of historical evolution, and yet he looks for the fulfilment of the demands of that class not to the organised power of that class itself, but to heroes and leaders who are to come preferably from the ranks of the »captains of industry« themselves, such as Carlyle's contemporary, the industrial magnate and dictatorial social philanthropist Robert Owen. In *Past and Present* (1843) a vivid picture of the chaos produced by unfettered free competition in a capitalist world is contrasted with an idealised presentation of the corporative organisation of medieval society, as exemplified by Jocelin de Brakelonde's account of the wise rule of Abbot Samson over the monastery of St. Edmundsbury in late XII th century England. In recommending this as an example for modern communities to follow, Carlyle, at the very heart of the liberal age, is speaking the language of the advocates of syndicalist social structure and of »economic planning« in our own days. Finally, in his *Latter-Day Pamphlets* (1850), discussing the recent revolutionary perturbations of 1848 in Continental Europe, and in *Shooting Niagara — and After?* (1867), where he considers the consequences of the new electoral reform which gave the vote to the mass of the manual workers, Carlyle reaches the extreme limits of his anti-democratic fervour, and occasionally goes so far even as to defend certain aspects of slavery, for the abolition of which a civil war was just being waged in America.

The two remaining large historical works which Carlyle lived to accomplish, his *Cromwell* (1845—6) and his *Frederick the Great* (1858—65), are both of them applications, on a monumental scale, of his doctrine on the part played by great men in history. In the case of Cromwell he may be admitted to have achieved his end: his work indeed established a new historical reputation for the hero, doing full justice to his deserts as one of the builders of modern Britain. With regard to Frederick, however, the germ of failure lay in the very choice of his subject, since Frederick was, in his cynical cast of mind, the very quintessence of that sceptical and purely negative spirit which Carlyle, from his early days, had criticised and condemned in the civilisation of the Era

of Enlightenment. If, in spite of this mentality of his hero, Carlyle unflaggingly admires him throughout the long array of volumes of his labour of love, it is obvious that here at last the consistent optimism inherent in a pantheist view of the world has reached its point of absurdity in glorifying the exponent of the thoroughly immoral principle of »Might before Right«.

The silent solitude of Carlyle's long old age — that »mute dialogue with Death, Judgment, and Eternity«, as he himself calls his mood in those last years — was partly caused by the isolation of the metaphysical idealist in a world governed by rationalist utilitarians; his fervid outcries against all the social unrighteousness in the capitalist community around him were drowned in the unison of democratic idol-worship glorifying those purely political reforms which he despised.

And not less acute than the contrast between his mental world and the human society around him was the clash of contradictions within the sphere of his own ideas: hero-worshipping individualist and advocate of anti-liberal social organisation in one, critic of the »old church clothes« of outworn dogma and ecstatic religious mystic together, he seems indeed made up of contradictions.

In spite, however, of outer isolation and inward discord he succeeded in leaving a deep mark on the social consciousness of modern England: it was his thunders which prepared the public opinion of the country for the new social ways of thinking and the collectivist social legislation of the post-liberal era; himself a revolutionary in the world of the spirit, he helped England to avoid a social revolution in the later XIX th century, and to find the evolutionary path in her politics towards the profoundly changed conditions of our own age.

---

15. GRABOWSKI T.: **Literatura braci czeskich w Polsce w. XVII.** ***(Die Literatur der Böhmischen Brüder in Polen im XVII Jahrhundert).*** Séance du 10 mai 1937.

Die Geschichte der Literatur der Böhmischen Brüder in Polen im XVII Jahrhundert bildet unleugbar ein Postulat der polnischen Wissenschaft, die darüber, was das XVII Jahrhundert brachte, schon einigermassen orientiert ist. Man beschränkte sich

bei uns auf Beiträge, von denen die Abhandlung Danysz's über Comenius in Polen sicher die wichtigste ist. Die tschechischen und deutschen Gelehrten gaben dagegen eine reihe wertvoller Veröffentlichungen heraus, die jedoch mehr die Geschichte der Brüder auf böhmisch-mährischen, wenige auf polnischen Boden betreffen. Dieses gilt besonders von der Bearbeitung J. T. Müllers, der Monographie über Comenius von Kvačala und schließlich von den Arbeiten von Wotschke, Bickerich u. a. Im XVI Jahrhundert traten in der Glaubensgeschichte Persönlichkeiten wie Georg Israel, Johannes Rokita, Simon Teofil und Johannes Turnowski und auch der Psalmist Mathäus Rybiński in den Vordergrund. Mit dem Augenblick einer neuen Einwanderungswelle der Böhmischen Brüder nach Polen ändert sich das Gesicht der böhmisch-mährischen Unität. Sie unterliegt nicht mehr der Polonisierung und ihre Literatur bildet keine Fortsetzung der alttschechischen Literatur, da sie den Spuren des Halbhumanismus und überhaupt den neuzeitlichen Gedanken folgt. Ihr Schwerpunkt liegt auch nicht mehr in der dogmatischen Polemik, sondern sie richtet ihre Aufmerksamkeit, sofern es die Elite betrifft, auf Fragen der Erziehung, Ethik, Geschichte, Naturwissenschaft, zum Teil auch auf die Predigt und die Dichtung. Von oben, daß heist von seiten der polnischen Glaubensbeschützer dringt ein Strahl hoher westlicher Kultur ein, der sich darin äussert, daß man sich um Schule, Bibliotheken und geistige Entwicklung kümmert. Der Wettbewerb solcher andersgläubiger Centren wie Danzig, Elbing, Toruń (Thorn), Beuthen wirkt auch auf den polnisch-böhmischen Mittelpunkt Leszno (Lissa), äusserst anregend. Religiöser Eifer, Kult der Wissenschaft, Interesse für Literatur kennzeichnet besonders zwei Repräsentanten des Patronats: den Wojewoden von Brześć und Kujavien Andreas Leszczyński und den Wojewoden von Bełz Rafael Leszczyński. Zu jener Zeit kommt das großpolnische Leszno auf vielen Gebieten zu hoher Blüte, in dem kleinpolnischen Baranów entsteht eine prächtige Bibliothek, sogar in Włodawa am Bug hebt sich das religiöse Leben. In der Kultur zeigt sich ein gewisser Universalismus, der die Naturwissenschaft und die exakten Wissenschaften mit erfaßt. Eine Illustration dieses Zustandes ist die, nach westlichem Vorbilde eingerichtete Bibliothek von Baranów, die alles umfaß, was einen Universalisten interessiert, sogar Philosophie und Mechanik mit Bacon und Ga-

lileus an der Spitze. Die wissenschaftlichen Arbeiten der Leszczyński's stellen gleichsam eine Familientradition dar. Die Lissaer Schule zeigt trotz eines gewissen Halbhumanismus, dank Comenius eine Abkehr vom Formalismus, eine Hinkehr zur Sachlichkeit; sie stützt sich auf das Leben und auf die Wirklichkeit. Wenn auch hier Studenten zu Dichtern und Rednern herangebildet werden, hat sich doch die Erziehungsmethode geändert und neue Wege, beinflußt durch die Anleitungen des Pädagogen der Unität, eingeschlagen.

Es vorschwand im allgemeinen der Primitivismus der alten Auswanderung, denn in Leszno wimmelte es geradezu von Dichtern, die sich um Anna Memorata, die »Ortssapho«, scharten. Sie bildete gewissermassen die Sehenswürdigkeit des Mittelpunktes, obgleich sie nur Gelegenheitsdichtungen, die sich durch technische Fertigkeit auszeichneten, verfaßte. Interessant ist auch die Teilnahme schlesischer Dichter an dem immer mehr deutsch werdenden Kreis. Die polnische Dichtung verkörpert als Lyriker und Übersetzer des kalvinistischen Dichters du Bartas Rafael Leszczyński, ausserdem der Bruder des Andreas, Venzel. Polnische Verse verfaßt der Hausgenosse der Glaubenspatrone und Mathematiker Mathäus Głoskowski, der das polnische Ritterwesen besingt, und den Tod des schützenden Geschlechtsoberhauptes Rafael Leszczyński beweint. Er schreibt auch ein schwaches Gedicht über des Herrn Jesu Christi Leiden und nimmt das Motiv zu einer Romanerzählung aus Boccacio.

Der Historismus hat einen Anhängen in Johannes Jonston, der auch durch sein Interesse für die Naturwissenschaften und Medizin auffällt; er hat Beziehungen zu den Gelehrten des Westens; er ist Erzieher und Berater des neuen Schutzpatrons der Gemeinde Hans Georg Schlichting. Die geschichtliche Bewegung stützt sich um die Mitte des Jahrhunderts schon auf städtische Grundlagen, aber sie kehrt auch zu der Tradition der Andersgläubigen zurück, zu den Vertretern der alten Auswanderung in der Person des Israel. Der Lissaer Rektor Andreas Węgierski stellt ihn in seiner Geschichte der Reformation in den slavischen Ländern von den Anfängen bis 1650 dar. Er hat fast keine Vorgänger, hat aber Nachfolger. In seinem Werke tritt die alte Idee der slavischen Glaubensmission hervor, und das gesammelte Material bildet die Grundlage zu den Ausführungen der Historiker für ganze Jahr-

hunderte. Węgierski war auch Kanzelprediger, der sich durch grosse Einfachheit des Stils und hohe Auffassung seines Berufes als Kanzelredner auszeichnete.

Den andersgläubigen Kanzelredner kam es im allgemeinen mehr auf den Inhalt, weniger auf die Form an. Eine gewisse Einfachkeit zeichnete sie schon im 16. Jahrhundert aus, sie dauerte in den polnisch-litanischen Kirchengemeinden und in der böhmisch-mährischen Kirche auch im 17. Jahrhundert fort. Der schlesisch-lutherische Prediger Gdacius spottet auch über die gehässigen Momus und Wortklaubereien, er schreibt seine in Leszno (Lissa) gedruckte Postille, die lebhaft an Rej und andere erinnert. Dasselbe läßt sich von Michael Hesperus sagen, der in Skoki (Schokken, Großpolen) die tschechischen Auswanderer tröstet, daß sie in ihre böhmische Heimat zurückkehren; ebenso ruft Johannes Bythner, dessen Postille vom Jahre 1655 sich an die Gelehrten und die Laien wendet, zur Erfüllung der Christenpflichten auf, er verachtet die Weltlichkeit, brandmarkt den Chiliasmus und das Freidenkertum als unerwünschte Erscheinungen westlicher Geistesströmungen.

Unter den Mitgliedern der Gemeinde von Leszno hebt sich die, von den Zeitgenossen verschieden beurteilte, Gestalt ihres Seniors Johannes Amos Comenius besonders hervor. Die polnischen Schutzhern, besonders Rafael Leszczyński, erkennten zuerst seine pädagogischen Absichten. Es sympatisierte mit ihnen der katolische Posener Wojewode Christoph Opaliński, schliesslich auch fremde Pädagogen, wie die Danziger und deutschen, die das ganze System verbreiteten. Comenius schrieb zunächst böhmisch, dann lateinisch, obgleich er Böhme blieb bis zu seinem Tode in der holländischen Verbannung. Indem er einen kritischen Standpunkt dem Humanismus gegenüber einnahm, suchte er neue Lehrmethoden, da ja auch aus dem Westen eine geistige Strömung kam, die jegliche Autorität aufhob, zur Natur zurückkehrte und die Wortweisheit verurteilte. Seine Pläne finden ihren Höhepunkt in einem System der vernünftigen Ordnung des Naturkultes, der Anerkennung einer Unterrichtsmethode, die nicht nur auf sprachlichen Grundlagen fußte, sondern beim Unterricht eine gewisse Steigerung und Anschauung forderte. Während er sich jedoch immer mehr in religiöse Spekulationen einliess, die er Pansophie nannte, trennte sich Comenius von der konfessio-

nellen Ausschließlichkeit der Gemeinde ab und steuerte dem damals überall auftretenden Irenismus zu.

Der Irrationalismus kämpfte in ihm mit dem Rationalismus, die Mystik mit dem Streben des Beobachters und Organisators. Es entsprach der Psychologie des Auswanderers, der nie wieder ins Vaterland zurückkehren sollte. Und literarisch arbeitete Comenius mit der Gemeinde zusammen, er schrieb moralisierende Gespräche für die Jugend, verbesserte den Stil der alten Lieder und schuf neue, indem er sich als Schriftsteller den humanistisch-polnischen Stil des Kochanowski zum Vorbild nahm Es zeigte sich hier der Einfluß der Literatur, die einst aus der böhmischen ihre Vorbilder nahm und dann selbst der böhmischen wieder ihre Vorbilder lieferte. Literarischer Charakter und erhebender Gebetston zeichneten auch die moralisierenden Abhandlungen und Predigten des Comenius aus.

Die Tragödie der Stadt Leszno, deren Held der böhmische Pädagoge wurde, erklärt sich nicht nur durch Sympathien der Andersgläubigen für Karl Gustaw, sondern auch durch die Stellung der Glaubenspatrone und des damaligen Herr von Leszno Bogusław Leszczyński. Der große Verdienst des Pädagogen, der auch der polmischen Sprache in der Erziehung einen Platz erkämpft hat, läßt dies vergessen.

Zwischen ihm und seinem Seniorenvorgänger in der Gemeinde Turnowski besteht unzweifelhaft eine Ideenverwandschaft. Es ist bei beiden die alte hussitische Abneigung zum Dogmatisieren, der ethische Puritanismus, das Gefühl der Brüderlichkeit unter den Menschen, das sich in der Freimaurerei der Aufklärung auswirkt. Die Ziele und Wege jedes einzelnen von ihnem schrieb unleugbar die Gemeinde vor. Comenius trägt Zeichen der Genialität an sich. Er wächst unendlich über seine Umgebung hinan und entwickelt sich in der Atmosphäre der polnischen Freiheit, der Achtung vor der Persönlichkeit, der Verbundenheit mit dem Westen. Man bemerkte schon, daß er gewisse Züge mit Boehme gemeinsam hat, und auch mit dem Anhänger Boehmes Mickiewicz. Mit seiner epochemachenden Tätigkeit gibt er der Literatur der Brüdermeinde einen verwandten Zug, der sie nicht nur eines andersgläubigen Historikers würdig macht sondern auch eines Freundes der polnischen Kulturgeschichte und ihrer Beziehungen zur der böhmischen und überhaupt der westlichen Kultur.

---

16. SINKO T.: **De Menandri fragmento 951 Kock.** Séance du 12 avril 1937.

Es handelt sich um jenes merkwürdige, bei Seneca *nat. quaest.* IV a praef. 19 befindliche Fragment über die allgemeine Schlechtigkeit des Menschengeschlechtes, dessen Vortrag mit einem Sprung Menanders auf die Bühne verbunden und mit der Handlungsweise eines Bauerndichters verglichen wird: *aut illud Menandri (sc. exaudi) — quis enim non in hoc magnitudinem ingenii sui concitavit, detestatus consensum humani generis tendentis ad vitia —: Omnes ait, malos vivere — et in scaenam velut rusticus poeta prosiluit — non senem excipit, non puerum, non virum, et adicit: non singulos peccare nec paucos, sed iam scelus esse contextum.* Die Unterbrechung des Zitates durch den Fragesatz hängt mit dem etwas humoristisch gefärbten Kontext zusammen, in dem Seneka den neuen Verwaltungsbeamtem Siciliens vor den Schmeichlern warnt und ihn auf eigene Anerkennung verweist, wobei selbst des Ratgebers Redlichkeit in Zweifel zu ziehen ist angesichts der allgemeinen Schlechtigkeit, die von Vergil (Aen. IV 437) und Ovid (Met. I 241) bezeugt wird. Vergils Sentenz stammt von Didos Mund, die die Treulosigheit des Aeneas verflucht, Ovids Klage über eine Art Verschwörung der Menschen auf die Schlechtigkeit gehört seinem Juppiter, der nach Lykaons Frevel das ganze Menschengeschlecht mit Sintflut zu vertilgen beschließt. Beide Zitate geben im Zusammenhang bei Seneka einen humoristischen Effekt, dessen Absichtlichkeit durch jenen eingeschobenen Fragesatz angedeutet wird, der eine Kritik der übertriebenen Menschentadler enthält. Denn sein positiver Inhalt besagt, daß viele, gar zu viele Moralisten sich selbst anspornen, um eine Art Verabredung aller Schlechten zu verfluchen, wobei sie ihr *ingenium* entfalten und (was zu ergänzen ist) eigene Sündenlosigkeit zu zeigen versuchen. Zu solchen Tadlern des Menschengeschlechtes gehörten stoische Katonen, die allein den stoischen Weisen für tugendhaft erklärten, alle übrigen Menschen dagegen für schlecht hielten. Ihnen wird durch Zusammenhang auch Menander beigezählt, dessen Invektive stoisch zu nehmen wäre, wenn sich auch anderswo seine Sympathie für die Stoiker beweisen ließe, was aber nicht der Fall ist. Wir dürfen nicht einmal das stoische τὸ συμπεπλεγμένον in Senekas *contextum* er-

kennen, da der stoische *contextus* eine Harmonie des Weltganzen ausdrückt, wie aus Cicero (fin. V 83) erleuchtet: *mirabilis est apud illos contextus rerum: respondent extrema primis, media utrisque, omnia omnibus.* Bei Menander wäre nur das Zusammengeflochtene aller Schlechtigkeit angedeutet, wenn wir den Text so verbessern: *sed iam scelerum esse contextum* (*συμπλοκήν*), *sc. hunc mundum.* Dass die handschriftliche Überlieferung in diesem Satze keinen genügenden Sinn giebt, fühlte der Verfasser des Artikels *contexo* im *Th. l. L.*, der das Zeitwort durch *ab omnibus (scelus contextum)* ergänzt hat und dadurch eine beabsichtigte Mitarbeit aller Menschen an dem Gewebe der Schlechtigkeit annahm, während doch die allgemeine Schlechtigkeit eine zufällige Summe der einzelnen Sünden ist. Die von Kock vorgeschlagene Konjektur *iam scelus esse confertum* fällt angesichts der Bedeutung *confertus*, das die allgemeine Schlechtigkeit in eine Art Organisation (wie *acies conferta* sim.) einstellt, während doch das Menandrische *scelus* nicht organisiert ist. Durch die Konjektur *scelus esse confectum* würde seine Vollendung, seine Absolutheit ausgedrückt werden; und es handelt sich doch nicht um die Qualität, sondern um die Quantität des Lasters. Nur scheinbar ist derselbe Gedanke von Seneka ausgedrückt worden: *in unum collata nequitia est* (Epist. 109 post in.). Hier werden aber verschiedene Laster durch Nachahmung eines Individuums wirklich auf einen zusammengehäuft. Auch die Klagen Senekas (nat. Quaest. VII 31 sq.) über den allgemeinen Hang zur Schlechtigkeit, die trotzdem noch nicht ganz in Erscheinung getreten ist *(nondum tota se nequitia protulit)*, berechtigen nicht zu der Konjektur: *et iam scelus < totum > esse prolatum,* denn bei Menander ist von keiner Schaustellung der Schlechtigkeit die Rede. Der attische Dichter hat das vor Augen, was wir Inflation des Lasters nennen könnten. Lateinisch konnte das durch *inflatio sceleris* oder *scelus inflatum* nicht ausgedrückt werden, denn das bedeutet lateinisch nur physiologische Blähung. So blieb nichts übrig als unsere Inflation des Lasters durch *scelus conflatum* auszudrücken, das durch *conflatum scelus*, *conflatum crimen* bei Cicero seine Rechtfertigung findet.

Menanders Sprung auf die Bühne ist mit seinen persönlichen Invektiven (*ὀνομαστὶ κωμῳδεῖν*) zu verbinden und in einem Prologe zu lokalisieren, der, wie in der *Perikeiromene* und

im *Heros*, nicht am Anfang der Komödie, sondern nach einer Exposition in dialogischer Szene — dargestellt war. In einer unbekannten Komödie Menanders war ein solcher Prolog dem personifizierten Beweise oder Vorwurfe (Ἔλεγχος) in den Mund gelegt. Seinen Anfang können wir mit Hilfe der Paraphrasen bei Lukian rekonstruieren. Daß das von Seneka überlieferte Fragment in diesen Zusammenhang gut paßt, ist evident. Menander scheint hier in die Fußtapfen der Aristophanischen Parabase getreten zu sein, und die Erscheinung des Elenchos in der schon exponierten Aktion und seine Invektive gegen die Zuschauer, die sogar mit Namen genannt werden konnten, fand Ausdruck in Senekas Worten: *et in scaenam prosiluit.* In diesem Zusammenhang kann *rusticus poeta*, mit dem hier Menander verglichen wird, nur Aristophanes, den Parabasendichter bezeichnen, der auch von Plutarch in der nur im Auszug erhaltenen Synkrisis des Aristophanes u. Menander dem feinen, städtischen Menander als ein unflätiger, bäuerlicher Schimpfer gegenüber gestellt wird.

---

17. SŁUSZKIEWICZ E.: **Przyczynki do badań nad dziejami redakcyj Rāmāyany.** ***(Quelques apports à l'étude du Rāmāyaṇa).*** Séance du 7 juin 1937.

On n'ignore pas qu'il existe trois rédactions ou recensions du Rāmāyaṇa: celle de Bombay (C), la bengalie (B) et la recension dite de l'ouest (ou du nord-ouest) (A). La relation qui existe entre leur langue, sujet et chronologie a été depuis longtemps étudiée; il suffit de rappeler ici les travaux de Weber, de Böhtlingk, Jacobi, Wirtz, de Sylvain Lévi etc. Le problème de chronologie présente le plus de difficultés. Il ne s'agit pas d'une chronologie relative, car on l'a plus ou moins établie, mais de la chronologie absolue. Des rédactions du Rāmāyaṇa, assez bien fixées, ont dû exister dès les premiers siècles de notre ère, puisque Winternitz, Gawroński et autres ont prouvé qu'au plus tard au IIe s. après J.-C. elles ressemblaient déjà beaucoup à ce que nous en connaissons aujourd'hui.

Dans trois chapitres de son travail l'auteur compare les rédactions du Rāmāyaṇa, surtout les deux premières, celles de Bombay et du Bengale (il ne connaît la troisième que d'après le ré-

sumé et les concordances qu'en donne Wirtz, l'édition de Lahore de 1923 ne lui étant pas accessible), avec le *Rāmopākhyāna* ou l'épisode de Rāma dans le Mahābhārata, avec le poème *Rāvaṇavadha* (autrement *Bhaṭṭikāvya*; vers le VIe s.) et avec l'épopée *Jānakīharaṇa* (probablement aussi des environs du VIe s.) qui traitent tous le même sujet. L'examen minutieux du texte du Rāmāyaṇa par rapport au texte de trois ouvrages ci-nommés montre que leurs auteurs devaient connaître non pas une seule recension, mais au moins deux, à savoir C et B. Il est cependant très peu probable qu'en résumant le sujet dans ses lignes générales sans entrer dans les détails, comme le fait le *Rāmopākhyāna*, ou bien en développant ce sujet d'après son propre plan, comme c'est le cas pour *Jānakīharaṇa*, ou bien même en poursuivant un but spécial, de grammaire et de didactique, comme le fait *Bhaṭṭikāvya*, les auteurs éprouvent le besoin de se servir au moins de deux rédactions de la même épopée — si ce n'est pas de trois, car quelques déviations du *Rāmopākhyāna* le laisseraient bien supposer. Il est difficile d'admettre que tous ces trois auteurs, dont au moins l'un (et peut-être même deux) avait vécu et travaillé à l'ouest de l'Inde, se fussent basés d'un commun accord au moins sur deux rédactions du Rāmāyaṇa, non seulement celle de Bombay, répandue dans une grande partie du pays, mais aussi sur la rédaction du Bengale, représentée par les manuscrits bengales. Ce serait là trop de probité littéraire. On ne peut pas se défendre du soupçon qu'il ne s'agit pas ici de deux ou même de trois rédactions, mais d'une troisième (ou plutôt d'une quatrième?) rédaction, peut-être aussi répandue dans les pays de l'Inde. Par conséquent les premiers siècles de notre ère ont dû probablement posséder ou bien deux recensions du Rāmāyaṇa très proches de C et de B que nous connaissons, peut-être même identiques avec ces deux-là, ou bien, ce qui est beaucoup plus probable, une recension moyenne entre C et B. Il se pourrait que ce fût la recension A (ou du type A) se rapportant — d'après Sylvain Lévi — au moins au VIe s. Il serait maintenant très désirable de comparer l'édition de Lahore avec ces trois ouvrages.

Le mémoire s'occupe aussi de la relation qui existe entre les recensions du Rāmāyaṇa et pose le problème de la date de *Bhaṭṭikāvya* et de *Jānakīharaṇa*. Un Appendice étendu ajoute de multiples corrections à l'édition de Nandargikar, à son commentaire et à sa traduction.

---

18. TOMKIEWICZ WŁ.: **Niewola francuska Jana Kazimierza.** ***(La captivité française de Jean-Casimir).*** Séance du 19 avril 1937.

L'emprisonnement du prince royal Jean-Casimir par les autorités françaises fit sensation dans toute l'Europe de 1638. Contrairement à ce que l'on croit généralement, ce n'est pas la cour qui l'ordona, mais l'administration provançale qui profita de ses prérogatives spéciales à l'époque de la guerre. Pour le cardinal de Richelieu l'emprisonnement du prince polonais, que l'on soupçonnait d'aller en Espagne pour y devenir vice-roi du Portugal et amiral, était fort à propos — aussi recommanda-t-il de bien garder le captif, et de le loger au palais de l'archevêché à Salon.

En privant Jean-Casimir de la liberté, le cardinal avait plusieurs buts en vue. En premier lieu, le prince, considéré comme chef du parti habsbourg en Pologne, était de longue date mal vu par la cour française, d'autant plus qu'il passait pour celui qui pouvait bientôt devenir souverain polonais. Au dire des agents français en Pologne, la maladie du roi Ladislas IV faisait attendre à tout moment la catastrophe, et en tout cas il ne fallait pas compter sur la naissance d'un héritier naturel au château royal de Varsovie. Richelieu était donc bien résolu d'empécher l'election de Casimir, ou bien de le lier par der engagements qui auraient fait du présumé roi polonais un allié français docile. Autre avantage: le prince polonais captif, Richelieu entravait l'activité politique européenne de Ladislas IV. Enfin, Paris voulait jouer la personne de Jean-Casimir contre la Suède. Comme l'alliée septentrionale commençait à montrer récemment des tendances pacifistes, Richelieu éspérait pouvoir l'inciter à l'action au prix de lui livrer ce prince polonais, un des prétendants à la couronne de Suède.

Les efforts du prince et l'intervention du pape, celle de Gêne et de Venise, restèrent sans résultats. La lettre, assez violente, de Ladislas IV, n'améliora nullement le sort de son frère, d'autant plus qu'en même temps l'attitude de la Suède vexa Richelieu: le chancellier Oxenstierna, interpellé à ce sujet par d'Avaux, répondit, d'une façon assez nette qu'il n'attachait point d'importance à la personne du prince, et que la Suède serait bien aise d'obtenir par la libération de l'illustre captif, la liberté du feldmaréchal Horn, prisonnier de l'empereur. Et d'Avaux censeillait au Cardinal d'ouvrir les portes de la prison à Jean-Casimir après s'être assuré

une déclaration du prince et des Etats polonais, que celui-ci n'entreprendra aucunes inimitiés ni contre la France ni contre ses alliés. Le projet de d'Avaux fut pris en considération et plus tard, c'est sur ces conditions que Jean-Casimir obtint la liberté. Cependant de nouvelles circostances modifièrent les projet du Cardinal.

Au mois d'août 1638, l'opinion française fut alarmée par la visite de la cour polonaise en Autriche. Bien que l'on prétextait des raisons de santé, personne n'y croyait en France. Les circonstances semblaient confirmer les soupçons. Le roi Ladislas IV ne partit point seul: la reine, la soeur du roi, de nombreux sénateurs et dignitaires de l'Etat l'accompagnaient. Comme pour un simple déplacement aux eaux, voici bien une assistance trop nombreuse. Comme en suite les nouvelles se répandirent de la reception officielle du couple royal à Vienne, de l'entrevue de Ladislas IV avec Ferdinand III à Nikolsburg, et de leur conciliabules secrets, l'inquiétude s'accrût à Paris, et l'on se mit à soupçonner une nouvelle alliance dirigée contre la France. Personne ne savait de ce qui fut dit à Nikolsburg, mais bientôt des détails communiqués par le consul français à Dantzig, Canasilles, émurent la cour française. Son message disait que le voyage autrichien de Ladislas IV se rattachait strictement aux projets dynastiques des Habsbourgs qui, sachant que le roi n'aurait point d'héritier naturel, résolurent de marier la soeur du roi, la princesse Anne-Catherine (très aimée des Polonais) à l'archiduc Léopold, et de préparer ainsi son élection au trône de Pologne. Le voyage en Espagne de Jean-Casimir fut selon ces informations — suggéré par les Habsbourgs, qui préféraient éloigner leur cousin importun. Le prince, ayant quitté le pays, non seulement il serait loin de sa patrie en cas de la mort de son frère, mais encore son escapade lui aurait aliéné définitivement l'opinion en Pologne, et rendu nulles ses chances d'obtenir la couronne. Au moment où Jean-Casimir entreprit son voyage, la première partie du plan était réalisée — il restait à le parachever par le mariage de l'archiduc avec la princesse. Selon le confident, le voyage de la cour polonaise en Autriche avait pour but de préparer sinon d'accomplir ce mariage, qui devait lier ces deux familles, et faire monter un jour la dynastie des Habsbourgs au trône polonais.

Il était difficile de discerner la part de la vérité dans ces révélations, mais il est certain que Richelieu les prit en considération, et qu'il voulût en user à son profit. Le lieutenant général de Provence reçut l'ordre de dévoiler cette intrigue des Habsbourgs au prince, pour détourner celui-ci du roi son frère et de sa famille, et pour lui offrir ensuite la protection de Louis XIII. On essuyait donc de persuader Jean-Casimir qu'il se fixât en France et épousât une des princesses de sang — car le Roi, parait-il, désirait le prendre sous sa protection et lui assurer le trône polonais, en contrecarrant les intrigues de sa famille. Il est aisé de deviner, ce que l'on attendait du futur roi polonais, marié á une princesse française et monté au trône avec l'appui de la France...

Toutefois Jean-Cesimir n'était pas enclin à se laisser prendre à ces séduisantes promesses, d'autant plus qu'alors il entrevoyait la possibilité de s'évader. Dailleurs il tenta de fuir plus d'une fois. Le moment semblait propice, alors que les bourgeois salonnais préparaient une révolte pour délivrer le prisonnier importun. Toutes ces tentatives furent déjouées, et la cour française en profita pour sévir contre le prince. Si la prison de Salon n'offrait pas trop d'agréments, on résolut maintenant de la changer en une autre, plus stricte encore. Sur un ordre spécial du roi, Jean-Casimir fut transporté à Sisteron, où on le séquestra durant six mois, dans des conditions contraire à l'hygiène la plus primitive. Nonobstant ceci, le geôlier du prince ne cessait de le persuader d'adopter le point de vue de la cour. Jean-Casimir était prêt è désespérer. Le ton humiliant de ses lettres datant de cette époque, le font voir nettement. Heureusement, un des agents de Ladislas IV, Puccitelli, put parvenir jusqu'au captif, et ranimer son espoir.

Toutefois, la cour française devait formuler une réponse à la lettre du roi de Pologne. Richelieu, conformément aux conseils de d'Avaux, communiqua dans son message, que Jean-Casimir sera mis en liberté à condition qu'un ambassadeur polonais spécial apporte les déclarations du Roi, du Sénat et de la Diète, avec des garanties que le prince ne s'engagera jamais, même indirectement, contre la France. On se rendait certainement compte que Ladislas IV éviterait à tout prix de s'humilier de la sorte. Les instructions pour d'Avaux et d'Avaugour, leur recommandant de tenter de remettre l'arrivée de cette ambassade ad calendas graecas —

prouvent qu'en France on n'était pas trop empréssé de recevoir les garanties demandées.

En effet, à la cour française on n'avait nullement l'intention de les trouver satisfaisantes — on comptait toujours sur un pretexte pour rompre les pourparlers. Et ce prétexte se présenta à point — car la Diète polonaise de 1639 fut rompue, et par conséquent toutes ses résolutions pouvaient être mises en question. D'Avaux ne manqua pas de le faire savoir en France. Cependant Richelieu subitement reconnut la déclaration comme suffisante. Quelle fut la raison de ce revirement?

Le Cardinal était décidé à ne point rendre la liberté à Jean-Casimir. Il l'aurait retenu sans aucun doute même jusqu'à la mort de Ladislas IV, ou bien jusqu'au moment où le prince ne fût devenu son instrument docile. Toutefois par un fait survenu entretemps, la personne du prince perdit son importance pour le jeu français. En automne 1639, d'Avaux s'empressa de faire connaître à Paris la nouvelle qi'il vient d'apprendre: à la cour de Varsovie on attend un héritier naturel. Ce message qui ne tarda pas à être confirmé, changea complètement la situation. Ce que l'on chuchotait de la stérilité du Roi se trouva être faux — et du coup, Jean-Casimir cessait d'être l'héritier présomptif de la couronne. On pouvait lui rendre la liberté à présent, d'autant plus que le roi de Pologne fut suffisement humilié, et que — autant de gagné — pendant ces deux années, les volontaires polonais n'ont pas afflué à l'armée impériale. Richelieu résolut donc de donner à l'ambassade de M. Gąsiewski aux yeux de Français le caractère d'une expiation de la part de la République, et il accepta les déclarations du Roi et de la Diète, en exigeant en plus, un document écrit de la main propre du prisonnier. Au dernier moment, on fit signer à l'ambassadeur imprudent une déclaration qui dépassait ses plein-pouvoirs, aussi la Diète refusa de la ratifier. Le 25 février 1640, le prince quitta la prison de Vincennes. Pour effacer les pénibles souvenirs des deux années de captivité, on organisa en son honneur une suite de fêtes et de cérémonies. Le Cardinal pourtant fit encore allusion au mariage, mais vaguement, sans appuyer. La cour française offrit même au prince quelques dons, qu'il emporta en quittant ce pays, où 30 ans plus tard, il devait revenir dans des circonstances combien changées....

---

19. VETULANI A.: **Nieznane przepisy synodu w Kamieniu i nieznane synody prowincjonalne z w. XIII.** *(Unbekannte Statuten der Provinzialsynode in Kamień und unbekannte Provinzialsynoden der polnischen Kirche aus dem XIII Jahrhundert).* Séance du 24 mai 1937.

Der Verfasser hatte bibliothekarische Nachsuchungen gepflogen, um einen Katalog, der in polnischen Bibliotheken aufbewahrten, mittelarterlichen, juristischen Handschriften, zum Drucke vorzubereiten. Während seiner Studienreise fand er in der Bibliothek des Geistlichen Seminars zu Płock, in der Handschrift Ms. 73, f. 194^r — 194^v den Text der Statuten, welche der Provinzialsynode in Kamień zugeschrieben wurden.

Bis zur Aufdeckung durch B. Ulanowski, hat man nur die Anfgangsbestimungen dieser Synode gekannt, und zwar aus dem, in der Sammlung des Mikołaj Czech enthaltenen Texte, ferner aus der offiziellen Provinzial-Statutensammlung des Erzbischofs Jarosław Bogoria von Gniezno.

Die Entdeckung des neuen Textes der Statuten dieser Synode in der Handschrift zu Płock H. 31 (gegenwärtig Ms. 147), durch B. Ulanowski, hat die Anzahl der Kanonen dieser Synode um zwei Statuten bereichert, welche sowohl in der Sammlung des Mikołaj Czech, wie auch durch den Erzbischof Jarosław nicht berücksichtigt wurden.

Da jedoch der Schreiber der Synodalstatuten in der Handschrift Ms. 147 zu Płock die bisher bekannten Bestimmungen zusammengefaßt hatte — stiegen Zweifel auf — ob die anderen, bisher unbekannten zwei synodalen Bestimmungen durch diesen Schreiber treu wiedergegeben, und ob sie auch einer Neubearbeitung unterzogen wurden.

Der, durch den Verfasser im płock'schen Manuskripte Ms. 73 entdeckte Text ist bedeutend frühzeitiger, als der durch Ulanowski publizierte; er gibt alle Bestimmungen wieder, in voller Fassung, und überdies ist er um zwei weitere Statuten reicher.

Auf diese Weise wuchsen die Synodalstatuten von Kamień zu 7 Kanonen heran. Die Unterschiede, welche zwischen dem Text der płock'schen Handschrift Ms. 73 und dem Text Jarosław's Statutensammlung auftreten, sind im Allgemeinen geringfügig;

stärkere Abweichungen finden wir schon in den bisher, nur aus Ulanowski's Studie bekannten Bestimmungen.

In der Folge gibt der Verfasser den Text der bisher ganz unbekannten Synodalstatuten:

§ Innovamus eciam excommunicacionem latam in Vogbor et in Vitovh et in Chelov in omnes occupatores prediorum ecclesie, detentores familie ecclesie et impeditores decimarum, ut videlicet ipso facto anathema incurant, ita ut si patroni sunt ecclesie, quantum patroni sunt, decimis ab episcopis concessis sibi ipso facto se noverint esse privatos, et nisi resipuerint ecclesie eorum sint ipso facto suspense, et sacerdotes, qui neglexerint exsequi hoc mandatum, non solum in illis ecclesiis, sed ad alias transeuntes sint suspensi. Volumus eciam, quod prelati compellant personas ecclesie in ipsis saltim aliquo tempore anni residere, cum sue saluti potius espediat et honori, ecclesie reditus circa ecclesiam consumere, quam in curiis principum pro humana laude acquirenda inaniter dissipare.

Eine besondere Bedeutung für die Geschichte des Synodallebens in Polen besitzt der erste Kanon, welcher die Abhaltung der Provinzialsynoden in *Wolborz*, in *Witow*, wie auch in der Ortschaft Namens *Chelov* bestätigt. Der Laut dieser letzten Ortschaft ist unzweifelhaft verstümmelt durch den Abschreiber; wahrscheinlich wurde die erwähnte Synode in *Ceków* abgehalten. Aus den bisher publizierten Quellen, hatte man nur die sichere Kenntnis von der Synode in Wolborz, welche im Jahre 1214 oder 1215, unter dem Vorsitz des Henryk Kietlicz abgehalten wurde.

Da wir keine Grundlage besitzen die Echtheit dieses Kanons zu bezweifeln, so ist die Notwendigkeit einleuchtend, die Liste der polnischen Provinzialsynoden, durch die Synoden von *Witow* und von *Chelov (Ceków)* zu vermehren.

Sowohl auf Grund der Einfügung der Synodalstatuten zu Kamień in entsprechender Reihenfolge in Jarosław's Statutensammlung, wie auch auf Grund der Inschrift über dem Text dieser Synode in der Sammlung von Mikołaj Czech, setzte die bisherige Wissenschaft das Einberufungsdatum dieser Synode auf das Jahr 1271 (Helcel), beziehungsweise 1265 (Ulanowski) fest, jedenfalls auf den Zeitabschnitt der Regierung des Erzbischofs Janusz von Gniezno. Diese chronologische Lokalisierung der Synode von Kamień scheint dem Autor nicht zutreffend. Die ersten Statuten

dieser Synode (siehe deren Text bei Helcel und Hube), befehlen den polnischen Bischöfen die Aufrechthaltung der unbedingten Solidarität und gegenseitiger Hilfe, insbesondere im Falle der Verbannung irgend eines Bischofes; sie verdammen weiter die geheimen Versammlungen der Geistlichkeit ebenso in Klöstern, wie in Domkapiteln, ferner in Kirchen, die im Eigentum der Laien blieben, mit Kirchebann belegend den Verursacher der Verbannung eines Bischofs, wobei der Bann auch auf die Kirchen des Verbanners ausgedehnt wurde. Endlich wurde der Fluch denjenigen zu teil, welche die Fürsten gegen die Kirche und die Geistlichkeit aufwiegeln. All das weist darauf hin, daß die Bestimmungen dieser Synode in der Periode besonders bedrohlichen kirchlich-politischen Konfliktes gefällt wurden. Die im ersten Kanon vorhandene Erwähnung von der Verbannung des Bischofes, ebenfalls die bekannte Tatsache, daß die Synodalstatuten mit den laufenden politischen Ereignissen sich in engster Verbindung befinden, waren Veranlassung die Datierung der in Rede stehenden Vorschriften in jene Periode zu verlegen, in welcher eine derartige Aufforderung der Bischöfe zur Solidarität unerläßlich war. Unsere Geschichte hat uns keine analogischen Ereigniße aus der Regierungszeit des Erzbischof Janusz überwiesen — abgesehen — das Verlassen seiner Diözese durch den Bischof Wolmir aus Włocławek, infolge eines Konfliktes mit Kasimir, dem Fürsten von Kujawy.

Nach der Meinung des Autors sollte das Datum von Synodalstatuten zu Kamień auf den Zeitabschnitt der Regierung des Erzbischofs Henryk Kietlicz (1199—1219) verschoben werden. Das war eben ein Zeitabschnitt der Reform der inneren Disziplin und des Strebens der Kirche in Polen, das Übergewicht der Staatsmacht abzuschütteln. Die damit verbundenen Tätigkeiten wurden durch diesen Metropoliten von Gniezno begonnen und geleitet. Sie führten zum Bruche innerhalb der polnischen Geistlichkeit und zu politischen Kämpfen, in deren Verlaufe Henryk Kietlicz die polnische Staatsgrenze verlassen mußte. Widersacher seines kirchlich-politischen Programmes waren nicht nur einige Fürsten, sondern auch Bischöfe und Domherrn von Kathedralkapiteln. Deshalb richtete sich die Spitze der beschloßenen Vorschriften hauptsächlich gegen die Zuchtlosigkeit des Klerus, und deshalb ist auch die Erwähnung über das Verlassen der Diözesegrenzen seitens eines Bischofs.

Für die Notwendigkeit der Datumverlegung dieser Synode in das zweite Jahrzehnt des XIII Jahrhunderts spricht schließlich in der Überlieferung der Handschrift Ms. 73 von Płock, der Charakter der Schrift selbst. Frau Dr. Zofia Kozłowska-Budkowa, Adiunkt des Institutes für Historische Hilfswissenschaften, hat auf Grund einer eingehenden Analyse der Schrift nachgewiesen, daß die oberwähnten Statuten in das Manuskript Ms. 73 und auch eine Urkunde (Koch. Kod. Maz. nr. 268) aus dem Jahre vor 1223 von derselben Schreiberhand herrührt.

Der durch den Verfasser entdeckte Text ist nicht nur der älteste unter den bisher bekannten polnischen Synodalstatuten, er wirft vielmehr gleichzeitig ein charakteristisches Licht auf die Zeitperiode der ersten Bestrebungen des polnischen Episkopats um die Befreiung der Kirche aus der Staats-Obergewalt, was mit einem für die Kirche günstigen Ergebnis bekränzt, eine neue Periode eröffnete, nicht nur in der Geschichte der polnischen Kirche, sondern auch in den sozial-politischen Veränderungen Polens durch die begonnenen Immununitäts-Verleihungen.

---

20. WYKA K.: **Studia nad programem Młodej Polski**. ***(Studien über das Programm des »Jungen Polens«).*** Séance du 14 juin 1937.

Das Ziel vorliegender Arbeit ist die strukturelle, nach Gewicht der im Bewußtsein seiner Teilnehmer vorhandenen Probleme durchgeführte Schilderung des Programms des »Jungen Polens«. Es handelt sich nicht nur um ausdrückliche Programmanifeste (z. B. *Das junge Polen* Górskis, *Confiteor* Przybyszewskis); Programm heist hier Gesamtheit der Äußerungen über die geistige Lage des »Jungen Polens«, zu der sich seine ersten Vertreter bekennen, sowie der Widerklang jener Urteile in der künstlerischen Betätigung, mit einem Wort die Selbstcharakteristik der jungpolnischen Gefühlswelt und Problematik, die sowohl in offiziellen Programmen wie auch im Schaffen gegeben wird. Die methodischen Führer sind hier Dilthey, Petersen, Pinder, Kummer, A. Potocki. Der Verfasser analysiert dies Schaffen von Przybyszewski, Tetmajer, Kasprowicz, Lange, Berent, Miriam, A. Górski, Brzozowski und der geringeren Schriftsteller in den Jahren 1887—1903, indem er hauptsächlich auf die diesen Schriftstellern gemeinsamen Ge-

fühlsmotive und philosophisch-gefühlsmäßigen Probleme wie auch auf das Vermächtnis der verhergehenden Epoche aufmerksam macht. In den Bereich des Studiums gehören weder Wyspiański und Żeromski, noch Reymont und Orkan, da sie keine für die programmatischen Gefühle wichtigen Probleme zum Ausdruck bringen.

Eine hervorragende Rolle in der Gestaltung der Gemeinschaft einer Generation spielen große Erlebnisse (Generationserlebnisse bei Petersen), soziale oder Gefühlserschütterungen, die, indem sie in die Periode der jugendlichen Epfänglichkeit fallen, zum großen Teil die weitere Entwicklung der Generation bedingen. (I. Kapitel *Das Programmbewußtsein der Generation*). Die Generation des »Jungen Polens« erfuhr ein solches Kristallisationserlebnis nicht, und indem sie eine gewisse Generationsgemeinschaft formulieren wollte, die sie aus der vorhergehenden Generation ausscheiden würde, mußte sie Ersatz für ein ähnliches Erlebnis schaffen. Zu diesem wurde eine sehr verbreitete Klage über den Untergang jeglicher Werte, über den Verlust des Glaubens an den Sinn der Kultur und die Entwertung der Wirklichkeit, die in weiterer Folge zu der resignierten und pessimistischen Empfindsamkeit der Generation führte. »Wir leben im Zeitalter großer Ideenbankerotte« — diese Worte Artur Górskis sind die Losung, die als das wichtigste Motiv des Bewußtseins der Generation wiederholt wird, das sie von den Vorgängern sehr stark unterscheidet. Dieser Unglaube verwandelt sich bei den Programmdichtern in Stimmungen vorzeitiger Müdigkeit, Melancholie, Traurigkeit, wobei — ein für diese Gefühlswelt am meisten charakteristischer Zug — diese Zustände von einem Schwelgen in sich selbst, von dem Unvermögen, mit ähnlichen Gefühlen zu brechen, begleitet werden. Eben die Empfindsamkeit dieser Art noch mehr als das Motiv des Unterganges aller Werte gestattete der Generation sich von den Vorgängern abzusondern.

Es wurden dennoch Befreiungsversuche unternommen, die eher diese Empfindungen vertieften (II. Kapitel *Die Heilungsarten der Generation*). Das war zunächst der Versuch eines verzweifelten Hedonismus, der den Pessimismus betäuben sollte. Der literarische und Lebens-Alkoholismus Przybyszewskis, der erotische Hedonismus Tetmajers und diesen ähnliche Erscheinungen beweisen diese Tendenz. Dank der hedonistischen Unterlage lebt

mit ihr zusammen der Kultus der Nirvana und des Todes, der in Berents »Próchno« (»Moder«) bis zur äußersten Grenze geführt ist. Der dritte Versuch einer angeblichen Befreiung war die verzweiflungsvolle Eschatologie, das literarische Verlangen nach der Vernichtung der Wirklichkeit für die dem Menschen zugefügten Leiden: *Dies irae* von Kasprowicz und Żuławski und anderer, der Satanismus, der Romananarchismus Przybyszewskis und verwandte Motive bringen diese Tendenz zum Vorschein. Der einzige ernste Versuch, dauernde Werte zu schaffen, war der in zwei Formen bestehende Ästhetismus: der der Generation ziemlich fremde Parnaß-Ästhetismus Miriams, sowie der dynamisch-metaphysische Ästhetismus Przybyszewskis. Die revelatorische Kraft dieses Ästhetismus (»die nackte Seele«) erhebt Przybyszewski zur Würde eines Führers der Generation. Diese Tendenz ist das stärkste Band dieser Generation und erklärt den ungewöhnlichen Erfolg von »Próchno«, das unter dem Vorwande der Kritik die vollste Rekapitulation dieser Gefühlsart der Generation bildet.

Das geistig solcherart gestaltete Geschlecht des »Jungen Polens« streitet seit 1887 mit der positivistischen und der mittleren Generation (Gruppe der Wochenschrift »Głos«) (III. Kapitel *Der Streit der Generationen und das Problem der Anfänge von »Jungen Polen«*). Es besteht ein starkes Bewußtsein der eigenen Gefühlsbesonderheit, verbunden mit der gegenseitigen Überwälzung der Schuld an der Enttäuschung der Jungen: die ältere Generation sieht keine genügende Grundlage für diese Enttäuschung, denn es waren keine objektiven Umwandlungen vorgekommen, die eine solche in den Augen dieser Generation entschuldigen würden. Der die Schärfe der gegenseitigen, häufig ungerechten Anklagen heraufbeschwörende Faktor ist das starke Auftreten des *ressentiment* in den Streitigkeiten zwischen den Generationen. Die Darstellung des Streites befestigt die von St Kołaczkowski unterwühlte Anfangsgrenze des »Jungen Polens«: gemäß der Mechanik der Generationsfehden, mußte das »Junge Polen« im schärfsten Wiederspruch gegen die Vorgänger, mit dem Pessimismus und Dekadentismus anfangen. Sie konnte nicht mit der nach dem Jahre 1885 erfolgten Wiedergeburt des Idealismus und des Aktivismus beginnen, denn wenn sie von dieser Entwicklungsetappe der vorhergegangenen Generation ausgegangen

wäre, so hätte sie keine genügenden Gründe für die Bildung einer gesonderten Gefühlswelt gehabt. Erst später, in Schaffen Żeromskis, Wyspiańskis und anderer wird die Anknüpfung an diese aktivistische Etappe zustandekommen. Ein charakteristischer Beweis dafür ist die überaus norme Aufnahme des Romans von Sienkiewicz *Ohne Dogma* durch die Jungen. Der scharfe Gegensatz zwischen der positivistischen Generation und dem »Jungen Polen« war eine notwendige Erscheinung, weil er die Formen der neuen Gefühle und des Künstlertums schützte und ihnen eine von dem Druck der bisherigen Formen unabhängige Entwickelung gestattete.

Dieser Kontrast lag nicht in dem völligen Bruche mit den Vorgängern (IV. Kapitel *Die Zusammenhänge mit dem Positivismus und Naturalismus*). Übertreibt etwas Szukiewicz, wenn er sagt: »Einen solchen Sprung vom Naturalismus zum Symbolismus und Mystizismus hat wohl vor uns keine andere Generation gesehen«. Das aus dem Zeitalter des Positivismus geschöpfte bildende Erbe des »Jungen Polens« war ziemlich stark und kam auf vierfache Weise zum Ausdruck: erstens haben viele jungpolnische Schriftsteller (vornehmlich Kasprowicz) in ihrer Evolution eine völlig positivistische Etappe durchgemacht. Zweitens sind der Naturalismus und Modernismus auf dem polnischen Boden Strömungen, welche sich parallel zueinander entwickelten und wider Willen zur Symbiose verurteilt waren, die die Berechtigung eines angeblich vollständigen Überganges vom Naturalismus zum Symbolismus untergrub. Nach wichtiger ist, daß wir in dem bedeutendsten Programmauftreten von Miriam und Przybyszewski sehr starken, wenn auch unbewußte Zusammenhänge mit dem bildenden Zeitalter begegnen. In der Einleitung zur *Auswahl der dramatischen Schriften Maeterlincks* finden wir eine für den Positivismus typische wissenschaftliche Argumentation, der zufolge Miriam den Mystizismus nicht um seines inneren Inhaltes willen anerkennt, sondern deshalb, weil er eine durch die Wissenschaft bisher nicht beschriebene Fülle von Tatsachen bildet; außerdem bildet bei Miriam den Hauptkern dieses Mystizismus der optimistische naturwissenschaftliche Monismus. »Die nackte Seele«, das bekannte künstleriche Schlagwort von Przybyszewski, ist nur auf der Grundlage der verbor-

genen naturalistischen Erblichkeit verständlich: der pesimistische Determinismus und die physiologische Unterlage der Gefühle, welche die mehr spiritualistische Wiederholung der Überzeugungen Przybyszewskis aus der Epoche des völligen Naturalismus bilden. Schließlich das Argument, das die Kontinuität der Evolution zwischen den Generationen am stärksten aufweist. Und zwar wie die Lyrik Tetmajers, der Fatalismus der Dramen Przybyszewskis, der mit dem philosophischen Naturalismus mancher Dramen Świętochowskis (Die Schöne, Die Unschuldigen) verwandt ist wie auch manche Romanen von Orzeszkowa (z. B. *Ad Astra*) zeugen, — war der Pessimismus der Generation das Ergebnis des von den Vorgängern ererbten und pessimistich bewerteten mechanistischen Determinismus. Auf diese Weise schließt sich der Kreis der in diesem Studium erörteten Probleme: die Befreiung von diesem Determinismus bedeutet eben bei den einzelnen Schriftstellern das Verlassen des Programmbereiches.

Im Schlußteil des Studiums weist der Verfasser darauf hin (V. Kapitel *Fremde Einflüsse und die Theorien des Symbols Methodische Schlußfolgerungen*), daß dieser Determinismus die Generation mit der damaligen ideologischen Lage Europas verbindet, der Hedonismus und der Ästhetismus dagegen an die Philosophie Schopenhauers anknüpfen; das sind die philosophischen Hauptgrundlagen der Generation. Mit den fremden Mustern ist die Generation durch die umstürzlerische Rückschau (K. Krauz) verbunden, die darauf beruht, daß die geistige Umstürze bewirkenden Menschen sich auf die Vorgänger und früher bestehende Zustände berufen und den Umsturz als Fortsetzung des durch die unmittelbaren Vorgänger abgebrochenen Fadens anerkennen. Denselben Charakter besitzen die Theorien des Symbols: symbolisch soll angeblich jedwede Kunst gewesen sein und der Symbolismus der Generation sollte die Rückkehr zu dem ewigen Urquell der Kunst bedeuten. Der Symbolismus des »Jungen Polens« enttäuschte jedoch infolge der allzu bewußten und allzu eifrigen Anwendung des Symbols, er bereitete aber den Grund für die künstlerische Blüte der nachkommenden Werke der Generation vor, die in dem Studium nicht besprochen wurde. Denn die Rolle der Programmgefühle — solche ist die endgültige Schlußfolgerung der Abhandlung — war eine vorbereitende Rolle, die

dadurch, daß sie mit den neuen Formen des Künstlertums und der Gefühle vertraut machte, dem Verständnis für das Künstlertum und die Problematik des weiteren Teiles der Generation (Żeromski, Wyspiański) den Weg gebahnt hatte. Przybyszewski wurde mit seiner Zustimmung Winkelried genannt, womit seine Rolle und die der ganzen Programmempfindsamkeit am treffendsten bestimmt wurde.

BIBLIOGRAPHIE POUR AVRIL—JUIN 1937

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 1—3 I—II, Janvier—Mars 1937. Cracovie 1937, 8°, p. 1—45.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour janvier—mars 1937, p. 1. Bibliographie pour janvier—mars 1937, p. 43. Résumés. L. Andrejczin: Des catégories sémantiques dans la conjugaison bulgare, p. 3. O. Halecki: Nouvelles observations critiques au sujet de la croisade de Varna, p. 8. L. Kamykowski: Quelques réflexions sur la »Dafnis« de Twardowski, p. 9. W. Klinger: Zur Kritik und Interpretation des Kallimachos-Textes, p. 13. St. Kutrzeba: Die polnischen Kriegsartikel vom XVI bis zum XVIII Jht, p. 17. K. Lepszy: Sigismund III und Jan Zamoyski in den Jahren 1589—92, p. 18. A. Lewak: L'action de la diplomatie polonaise en 1863 et 1864, p. 23. M. Małecki: Quelques observations sur le tsakavisme (le tsakavisme en slave du sud, en grec, en polonais et en polabe), p. 26. T. Mańkowski: Recherches sur les ceintures polonaises, p. 28. G. Przychocki: Menander im Katalog der Patriarchalbibliothek zu Konstantinopel, p. 28. R. Stopa: Die wichtigsten Merkmale und Besonderheiten der afrikanischen Sprachen, p. 34. I. Szeligowska: L'art ornemental étrusque, p. 36.

Kwartalnik filozoficzny, tom XIII, zeszyt 4. Kraków 1937, 8°, str. 261—348. *(Revue Philosophique Trimestrielle, t. XIII, fascic. 4. Cracovie 1937, 8°, p. 261 à 348).*

Treść: Br. Bauch: XIII Zjazd Niemieckiego Towarzystwa Filozoficznego, str. 261. Wł. Tatarkiewicz: Okresy filozofii europejskiej, str. 266. St. Szuman: Geneza i rozwój pojęcia przyczynowości na tle pytań dziecka, str. 279. St. Czajkowski: Dowody istnienia Boga z Jego skutków u Kartezjusza, str. 292. Sprawozdania, str. 317. *(Contenu: Br. Bauch: Le XIIIe Congrès de la Société Philosophique Allemande, p. 261. Wł. Tatarkiewicz: Les périodes de la philosophie européenne, p. 266. St. Szuman: La genèse et le développement de l'idée de causalité, étudiés d'après les*

questions de l'enfant, p. 279. St. Czajkowski: Les preuves de l'existence de Dieu d'après les effets qu'il produit, dans la philosophie de Descartes, p. 292. Comptes rendus, 317).

Polski słownik biograficzny, tom III zeszyt 3 (og. zbioru zeszyt 13) (Całowański Stanisław—Chęciński Jan). Kraków 1937, 4⁰, str. 193—288. *[Dictionnaire biographique polonais, t. III, fascic. 3 (fascic. 13 de l'édition complète) (Całowański Stanislaw—Chęciński Jan). Cracovie 1937, 4⁰, p. 193—288].*

Prace Komisji historii sztuki. Tom VII, zeszyt 1. Kraków 1937, 4⁰, str. 90 + 46. *(Travaux de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art. T. VII fascic. 1. Cracovie 1937, 4⁰, 99 + 46 p.).*

Treść: A. Bochnak i J. Pagaczewski: Relikwiarz Krzyża świętego w katedrze sandomierskiej. Wł. Tatarkiewicz: Typ lubelski i typ kaliski w architekturze kościelnej XVII wieku. J. Ekielski i St. Świszczowski: Krakowski kościół św. Andrzeja w dobie romańskiej (rekonstrukcja architektoniczna). Sprawozdania z posiedzeń za lata 1935 i 1936. *(Contenu: A. Bochnak et J. Pagaczewski: Le reliquaire de la Sainte Croix à la cathédrale de Sandomierz. Wł. Tatarkiewicz: Le type des églises de la région de Lublin et le type propre aux églises de la région de Kalisz dans l'architecture religieuse du XVIIe siècle. J. Ekielski et St. Świszczowski: L'église de St. André à Cracovie à l'épopue romane. (Reconstitution architechnique). Comptes rendus des séances en 1935 et 1936).*

Prace Komisji orientalistycznej n⁰ 27. Kraków 1937, str. 108 + 3 tabl. *(Travaux de la Commission pour l'étude des langues orientales. N⁰ 27. Cracovie 1937, 8⁰, 108 + 3 planches).*

Treść: A. Zajączkowski: Studia nad językiem staro-osmańskim. II Wybrane rozdziały z anatolijsko-tureckiego przekładu Koranu. *(Contenu: A. Zajączkowski: Etudes sur la langue vieille-osmanlie. II Chapitres choisis de la traduction turque-anatolienne du Corân).*

Rozprawy Wydziału filologicznego, tom LXV n⁰ 4. Kraków 1937, 8⁰, str. 53. *(Mémoires de la Classe de philologie. T. LXV, n⁰ 4. Cracovie 1937, 8⁰, 53 p.).*

Treść: J. Morawski: Kastor i Pollux. Studium z zakresu frazeologii porównawczej z szczególnym uwzględnieniem romańskiej. *(Contenu: J. Morawski: Castor et Pollux. Etude sur la phraséologie comparative, en particulier sur la phraséologie romane).*

R. Rybarski: Skarbowość Polski w dobie rozbiorów. Kraków 1937, 8°, str. 473. *(R. Rybarski: Le fisc en Pologne à l'époque des partages. Cracovie 1837, 8°, 473 p.).*

Skorowidz osób, miejscowości, rycin, map i planów do działu archeologicznego wydawnictw Komisji antropologicznej P. A. U. w latach 1877—1927. Kraków 1937, 8°, str. 164 + VI. *(Index des personnes, des localités, des cartes et des plans, mentionnés de 1877 à 1927 dans la section archéologique des publications de la Commission d'Anthropologie de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Cracovie 1937, 8°, 164 + VI).*

Studia Ekonomiczne (Economic Studies) IV. Kraków 1937, 8°, str. 88. *[Etudes économiques (Economic Studies) IV. Cracovie 1937, 8°, 88 p.].*

Wydawnictwa Śląskie. Prace historyczne n° 2, Kraków 1937, 8°, str. 176. *(Publications concernant la Silésie. Travaux historiques, n° 2. Cracovie 1937, 8°, 176 p.).*

Treść: St. Nowogrodzki: Rządy Zygmunta Jagiellończyka na Śląsku i Łużycach (1499—1506). *[Contenu: St. Nowogrodzki: Le régime de Sigismond Jagellon en Silésie et en Lusace (1499—1506)].*

Table des matières